

La remise en question de la grossesse et de la maternité chez Anne Cuneo, Marie-Claire Dewarrat et Anne-Lise Grobéty

Joy Charnley

Volume 41, numéro 2, 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/011383ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/011383ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Charnley, J. (2005). La remise en question de la grossesse et de la maternité chez Anne Cuneo, Marie-Claire Dewarrat et Anne-Lise Grobéty. *Études françaises*, 41(2), 135–147. <https://doi.org/10.7202/011383ar>

Résumé de l'article

Cet article étudie la représentation de la grossesse, de la fausse couche et de la maternité chez trois écrivaines romandes, Anne Cuneo, Marie-Claire Dewarrat et Anne-Lise Grobéty. La position de chacune par rapport à la littérature féministe ou féminine est différente, mais chacune à sa manière critique les stéréotypes auxquels les femmes doivent faire face à ce sujet. Dans *Mortelle maladie* (1969), *Zéro positif* (1975), *La fiancée d'hiver* (1984) et *L'âme obscure des femmes : des nouvelles de la maternité...* (1997), elles remettent en question l'instinct maternel et l'idéalisation de la maternité et revendiquent une autre façon de représenter la relation mère/enfant.

La remise en question de la grossesse et de la maternité chez Anne Cuneo, Marie-Claire Dewarrat et Anne-Lise Grobéty

JOY CHARNLEY

Fait divers: le père de deux enfants de 3 et 6 ans morts dans la nuit de dimanche à lundi à Roquebrune-sur-Argens a reconnu, mardi 26 août, les avoir tués à coups de couteau sans expliquer son geste. Les deux enfants avaient été tués «pendant leur sommeil». Dans un premier temps, leur père, infirmier psychiatrique, avait évoqué un cambriolage qui avait mal tourné. Il a ensuite affirmé avoir agi sous l'emprise de médicaments et après avoir bu. La mère des enfants, en instance de divorce, était absente au moment du drame¹.

L'éducation des enfants a traditionnellement été assumée par des femmes et pendant longtemps dans certains milieux «la fonction maternelle [était] une évidence²». Pourtant dénoncés depuis longtemps, le mythe de la maternité³ et l'instinct maternel⁴ ont toujours leurs adeptes, qui admettent difficilement le refus de la maternité ou l'existence de la violence féminine envers des enfants, que certain(e)s continuent à trouver incompréhensibles et plus répréhensibles que la

1. *Le Monde*, 28 août 2003, p. 8.

2. Anna Cova, *Au service de l'église, de la patrie et de la famille. Femmes catholiques et maternité sous la III^e République*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 50. Voir également p. 16 et 83.

3. Par exemple Ann Oakley dans *Housewife*, Londres, Penguin, 1976, p. 186. Voir aussi Phyllis Chesler, *Journal d'une mère* (trad. de Marie-Anne Böhm-Trémeau), Paris, Des femmes, 1983; publié en anglais en 1979 sous le titre *With Child, a Diary of Motherhood*; Betty Friedan, *The Feminine Mystique*, Londres, Penguin, 1983 [1963], p. 160-180; Evelyne Le Garrec, *Un lit à soi. Itinéraires de femmes*, Paris, Seuil, coll. «Libre à elles», 1979, p. 200-223.

4. Elisabeth Badinter, *L'amour en plus. Histoire de l'amour maternel (xvii^e-xx^e siècle)*, Paris, Flammarion, coll. «Le livre de poche», 1980; Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, t. II, Paris, Gallimard, 1987 [1949], p. 369; Bristol Women's Studies Group (dir.), *Half the Sky. An Introduction to Women's Studies*, Londres, Virago, 1979, p. 153-190 et Ann Oakley, *op. cit.*, p. 199.

violence masculine. Depuis la nuit des temps cependant, des femmes ont eu recours à l'avortement et l'infanticide lorsqu'elles n'avaient pas choisi d'être enceintes⁵ et une fois mères, toutes n'ont pas assumé cette « mission » de gaieté de cœur⁶. Germaine Greer nous rappelle en effet que « *a woman who does not want her child will try her hardest to destroy it [...] most baby-battering mothers are pregnant at the time of the offence and battered children are most often illegitimate or born within nine months of marriage*⁷ », tandis que Simone de Beauvoir déclare que la société a toujours cherché à nier l'existence de la « mauvaise mère », et que « la majorité des femmes refoulent par moralité et décence leurs impulsions spontanées⁸ ». D'autres encore sont allées jusqu'au rejet total du rôle maternel, mettant l'accent sur « la barbarie » de la grossesse et la nécessité de la remplacer par des méthodes dites modernes :

*Pregnancy is barbaric [...] Pregnancy is the temporary deformation of the body of the individual for the sake of the species [...] childbirth is at best necessary and tolerable. It is not fun*⁹.

En Suisse jusqu'à récemment, l'interruption de grossesse était régie par le code pénal datant de 1942 qui ne permettait l'avortement que si la vie de la mère était en danger ; il existait cependant d'énormes différences entre les vingt-six cantons et demi-cantons, chacun d'entre eux ayant la possibilité de faire sa propre interprétation de la loi¹⁰. Les femmes qui habitaient un canton conservateur et qui souhaitaient avorter devaient donc souvent avoir recours aux services d'un(e) médecin dans un canton plus libéral (par exemple Genève ou Zurich), un phéno-

5. Bonnie S. Anderson et Judith P. Zinsser, *A History of their Own*, t. II, Londres, Penguin, 1990 [1988], p. 247 ; Germaine Greer, « Abortion I », dans *The Madwoman's Underclothes : Essays on Occasional Writings 1968-1985*, Londres, Picador, 1987, p. 111-113 ; Adrienne Rich, *Of Woman Born. Motherhood as Experience and Institution*, Londres, Virago, 1991, p. 258.

6. Anna Cova, *op. cit.*, p. 173.

7. Germaine Greer, *op. cit.*, p. 112 : « une femme qui ne veut pas de son enfant fera de son mieux pour le détruire [...] la plupart des mères qui battent leurs enfants sont enceintes au moment où elles le font et les enfants battus sont le plus souvent illégitimes ou bien nés moins de neuf mois après le mariage » (notre traduction).

8. Simone de Beauvoir, *op. cit.*, p. 373.

9. Shulamith Firestone, *The Dialectic of Sex. The Case for Feminist Revolution*, Londres, Women's Press, 1988 [1969], p. 188-189 : « La grossesse est barbare [...] Elle déforme temporairement le corps d'un individu dans le but de reproduire l'espèce. [...] au mieux, l'accouchement est nécessaire et tolérable. Ce n'est pas drôle » (notre traduction).

10. Pour plus d'informations au sujet de la Suisse, voir Xavière Gauthier, *Naissance d'une liberté. Avortement, contraception : le grand combat des femmes au xx^e siècle*, Paris, Laffont, 2002, p. 333-335. Dans un article intitulé « Avortement : comment on aménage l'illégalité » paru dans *Femmes suisses*, décembre 1990, p. 18-19, Brigitte Polonovski Vauclair rappelle que l'IVG n'était pas « légale » en Suisse.

mène connu sous le nom de « tourisme gynécologique ». Le fait que le système politique suisse exige que la population, et non seulement les parlementaires, se prononce sur de telles questions, explique en partie pourquoi un point de vue conservateur y a longtemps prévalu, ce qui était également le cas pour le droit de vote, accordé en 1971¹¹. Après l'échec d'une tentative de changer la loi en 1977, il a fallu attendre juin 2002 avant que la population accepte finalement dans un référendum le délai de 12 semaines, mettant fin aux différences cantonales. Malgré ce progrès, on peut considérer que l'état hésite encore à soutenir réellement les mères, puisque, en dépit des campagnes robustes menées par des féministes et le soutien de certains partis politiques (y compris le Parti démocrate chrétien, qui est plutôt traditionaliste), il n'existe toujours pas d'assurance maternité fédérale, un engagement pourtant inscrit dans la constitution depuis 1945¹². Jusqu'en 2002, donc, l'état n'accordait pas à toutes les femmes le droit de choisir de poursuivre une grossesse ou pas, tout en leur refusant un soutien financier avant et après l'accouchement. Un référendum sur l'assurance maternité a de nouveau échoué en 1999¹³ malgré le fort engagement de la conseillère fédérale socialiste Ruth Dreifuss, mais la population a finalement accepté, le 26 septembre 2004, l'introduction d'une assurance maternité minimale qui est entrée en vigueur le 1^{er} juillet 2005.

Le débat sur la maternité qui a eu lieu dans bien des pays pendant les années 1960 et 1970 a donc également eu des échos en Suisse, où, comme ailleurs, l'arrivée de nouveaux moyens de contraception et les choix et les libertés qui en sont les conséquences ont permis aux femmes de commencer à remettre en question leur rôle et leurs droits¹⁴.

11. Sur la situation et les attitudes en Suisse au début du xx^e siècle, voir Ursula Gaillard et Annik Mahaim, *Retards de règles : attitudes devant le contrôle des naissances et l'avortement en Suisse du début du siècle aux années vingt*, Lausanne, Éditions d'en bas, 1983.

12. L'importance du travail des femmes, y compris au sein de la famille, et l'inégalité entre salaires masculins et féminins, ont été rappelées par la grève nationale qui a eu lieu le 14 juin 1991. Pour une description et une analyse de cette grève, voir Ursula Gaillard, *Mieux qu'un rêve, une grève. La grève des femmes du 14 juin 1991*, Lausanne, Éditions d'en bas, 1991.

13. Le journal féministe *Femmes suisses* s'était réjoui en mai 1999 du vote imminent sur l'assurance maternité dans un dossier intitulé « Assurance maternité à l'horizon » (p. 9-16) mais avait dû vite déchanter dans le numéro suivant de juin et juillet 1999 (p. 4). Voir également les dossiers intéressants consacrés par *Femmes suisses* à la maternité en août et septembre 1992 et mai 2001.

14. Voir Dominique Fougeyrollas-Schwebel, « Le féminisme des années 1970 », dans Christine Fauré (dir.), *Encyclopédie politique et historique des femmes*, Paris, PUF, 1997, p. 729-770 et Yvonne Knibiehler et Catherine Fouquet, *L'histoire des mères du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Vilo Montalba, 1980, p. 364.

L'exploration de la grossesse, désirée ou non, de l'interruption volontaire d'une grossesse et de la fausse couche ont peu figuré en littérature jusqu'aux années 1960¹⁵, lorsque la deuxième vague de féminisme a apporté de nouvelles réflexions et encouragé les femmes à parler ouvertement de leur expérience. C'est le cas, notamment, de trois écrivaines romandes, qui ont réagi de manières diverses à ce débat, et dont les œuvres proposent une représentation littéraire de la fausse couche, du refus de la maternité ou des mères abusives¹⁶. Dans deux livres publiés « à chaud » lorsque le débat faisait rage, en 1969 et 1975, et deux autres qui ont paru plus tard en 1984 et 1997, et dans des genres divers (le récit autobiographique, la nouvelle, le roman), chacune à sa manière remet en cause « l'évidence » de la maternité et propose une vision fort éloignée de l'habituelle représentation idéalisée de la relation entre la femme et son corps et entre mère et enfant.

Anne Cuneo, une écrivaine d'origine italienne née en 1936, Marie-Claire Dewarrat, née à Lausanne (qui se trouve dans un canton protestant) en 1949 et Anne-Lise Grobéty née en 1949 à La Chaux-de-Fonds (également dans un canton protestant), représentent la génération de femmes qui avaient entre vingt et trente ans en 1968 et qui à l'époque de la deuxième vague de féminisme ont été amenées à se poser des questions concernant leurs choix et leurs libertés. Si elles parlent toutes les trois de la maternité, elles le font évidemment de points de vue différents, puisque chacune se situe différemment par rapport au féminisme et à l'écriture féministe.

Dès son tout premier texte, primé en 1969, Anne-Lise Grobéty a fait preuve d'un intérêt, jamais démenti, pour l'expérience féminine¹⁷. Engagée en politique pendant longtemps au niveau cantonal et n'hésitant pas à se revendiquer féministe, celle dont on a dit qu'elle est « comme une petite-fille de Virginia Woolf retrouvée dans les lettres romandes¹⁸ », reconnaît comme une évidence l'importance de l'écriture féminine tant pour les écrivaines que pour leurs lectrices :

15. Voir Béatrice Didier, *L'écriture-femme*, Paris, PUF, 1981, p. 35 ; Xavière Gauthier, *op. cit.*, p. 89-90 et *Le magazine littéraire*, vol. 180, janvier 1982, p. 16-41.

16. Certaines ont d'ailleurs fait le rapprochement entre le refus de la maternité et les mères abusives. Manon Niquette nous rappelle que « l'accusation d'abus n'a pas été longue à se propager aux mères. Cela a été le prix à payer pour avoir osé rejeter l'idéologie de l'instinct maternel ». Voir la présentation du dossier « Également mère. L'obligation de compétence », *Recherches féministes*, vol. 16, n° 2, 2003, p. 3.

17. Elle a gagné le Prix Georges Nicole avec son récit *Pour mourir en février*, Lausanne, Éditions 24 heures, 1984 [1970].

18. Valérie Cossy, « Écoutez, je ne suis pas ce que vous croyez... » Subjectivités féminines dans la littérature de Suisse romande », dans Roger Francillon (dir.), *Histoire de la littérature en Suisse romande*, vol. 4, Lausanne, Payot, 1999, p. 401.

Pour moi, oui, elle existe pleinement cette écriture féminine [...] Pendant si longtemps [...] les femmes ne se sont vues qu'à travers le miroir déformant (souvent tout entier occupé à grossir la seule image de l'homme, à mieux associer le bien-fondé de ses valeurs) de l'écriture masculine¹⁹.

Grobéty a longuement exploré les ambivalences ressenties par beaucoup de femmes par rapport à la grossesse et l'éventuel refus de la maternité, mettant en cause par là même l'existence d'un prétendu instinct maternel. Elle dit cependant n'avoir eu « aucune intention féministe²⁰ » en écrivant *Zéro positif*²¹ en 1975, bien que d'autres pensent y avoir décelé la révélation « d'un nouveau réalisme psychologique implicitement féministe²² ». Le récit se concentre en effet sur un dilemme qui se pose pour beaucoup de femmes qui ont actuellement accès à la contraception et peuvent donc choisir d'avoir un enfant ou pas, contrairement aux générations précédentes qui maîtrisaient moins leur destinée²³. Il parle en effet d'une jeune femme qui refuse d'accepter que la maternité soit son destin et qui, désemparée, incapable de s'adapter à « la normalité étouffante²⁴ », va sombrer dans l'alcoolisme. L'incapacité de Laurence à communiquer ses sentiments est exprimée à travers l'emploi d'italiques, qui nous livrent ses pensées secrètes et les choses qu'elle aimerait tellement pouvoir confier à quelqu'un. L'emploi de longues phrases et le manque fréquent de ponctuation reflètent la rapidité des pensées qui défilent dans sa tête :

allez au lit ces gamins au lit on en a marre de votre cirque, ça fait quatre heures que ça dure qu'ils nous cassent les pieds on me regarde avec stupéfaction et indignation comprend rien à l'éducation libre [...] tu sais Jean-Marc à Amsterdam je n'ai rien vu [...] (Z, 125)

Bien que ses amies et sa mère croient béatement à l'existence de l'instinct maternel, lui affirmant qu'il suffit de « laisser agir la nature, quand le gosse est là, dans [s]on ventre, il y a une joie instinctive » (Z, 94),

19. Anne-Lise Grobéty, « Du côté de l'écriture féminine... », dans Anne-Lise Grobéty, Monique Laederach et Amélie Plume, *Littérature féminine ou féministe ?*, Carouge / Genève, Zoé, 1983, p. 14 et 18. Voir aussi Doris Jakubec et Daniel Maggetti, *Solitude surpeuplée*, Lausanne, Éditions d'en bas, 1997 [1990], p. 215-216.

20. Dans David Bevan, *Écrivains d'aujourd'hui. La littérature romande en vingt entretiens*, Lausanne, Éditions 24 heures, 1986, p. 87.

21. Anne-Lise Grobéty, *Zéro positif*, Lausanne, Éditions 24 heures, 1984 [1975]. Dorénavant désigné à l'aide de la lettre (Z), suivie du numéro de la page.

22. Christiane P. Makward, « Le récit féminin de Suisse : un autre regard ? », *Présence francophone*, n° 36, 1990, p. 27.

23. Xavière Gauthier, *op. cit.*, p. 9-II.

24. Christiane P. Makward et Madeleine Cottenet-Hage, *Dictionnaire littéraire des femmes de langue française. De Marie de France à Marie Ndiaye*, Paris, Karthala, 1996, p. 290.

Laurence se refuse à prendre ce risque, car « il faut être si sûre de soi pour faire un enfant, si sûre de sa propre vie » (Z, 113). Mais que faire s'il s'avère qu'avoir « [s]a chose vivante à [s]oi » (Z, 218) ne suffit pas à la rendre heureuse ? En outre sa propre enfance, au cours de laquelle elle a l'impression d'avoir été livrée « à la pioche des éducateurs, des bâtisseurs, des fossoyeurs » (Z, 131) renforce ses doutes, car elle ne peut s'imaginer en train de reproduire le même modèle :

[...] il fallait attendre que maman ait fini de nettoyer la cuisine, puis elle voulait vite récurer en écoutant des youtses à Beromünster, papa avait eu le temps de ronfler sur le canapé, il mettait le match à la radio, il fallait se taire parce que papa écoutait, elle continuait d'éponger la cuisine, le corridor, il suivait la balle dans sa tête. (Z, 155)

À travers Laurence, Grobéty exprime donc les doutes légitimes de bien des femmes au sujet de la maternité, tout en explorant le corps féminin avec une « riche palette de métaphores physiologiques²⁵ », un corps qui devient ici « la voix de la révolte, le sûr allié de la vérité, une vraie planche de salut²⁶ » : un corps qui souffre ou qui est envahi. Elle parle des règles, « cette tache sombre au fond de mon slip » (Z, 158), de la découverte adolescente de la sexualité (Z, 185) et de la visite tant redoutée chez le gynécologue, ressentie par Laurence comme une sorte d'humiliation (Z, 241-245²⁷). Laurence explique son sentiment de n'être à l'aise ni dans son corps ni dans sa tête :

Il me fait asseoir, les pieds dans les étriers, et hop ça bascule, ma jupe se relève et j'achève de la tirer en l'air. C'est dans ces moments-là qu'on se sent du M.L.F., cette position dans cette chaise a de vagues relents de misogynie. Mais lui a déjà écarté les lèvres vaginales, il y enfonce je ne sais quoi de dur. (Z, 244)

Comme Grobéty l'a elle-même remarqué, les femmes « sentent battre le temps à l'intérieur de leur corps [...] la chronologie, dans leurs livres,

25. Jean-Luc Seylaz, « Romancières d'aujourd'hui (1970-1997) : la narration dans tous ses états », dans Roger Francillon, *op. cit.*, p. 178.

26. Valérie Cossy, *op. cit.*, p. 404.

27. Les réactions et les symptômes du corps féminin reviennent chez de nombreuses écrivaines romandes, parfois symboliques d'un malaise psychologique (Anne Cuneo, *Passage des panoramas*, Vevey, Galland, 1978). Voir Jean-Marie Roulin, « L'écriture autobiographique », dans Roger Francillon, *op. cit.*, p. 229-230. Dans *Ce fruit maudit de vos entrailles*, Thérèse Moreau, qui explore allègrement les extrêmes de l'expérience féminine, va plus loin lorsqu'elle dit que « jamais Amanda n'avait tant l'impression d'être un cadavre que lors des examens gynécologiques [...] Un vétérinaire ne traiterait pas autrement les vaches de ses clients » (Thérèse Moreau, *Ce fruit maudit de vos entrailles*, Genève, Metropolis, 1988, p. 22-23).

obéit rarement à une linéarité, plutôt à une sorte de logique interne » et le corps féminin joue effectivement un rôle important dans la logique de *Zéro positif*²⁸. Grobéty juxtapose des images venant de domaines ou de registres différents, tels que l'amour et l'accouchement — « le désir fou est un mort-né [...] enfanter l'amour » (Z, 85) — ou encore la cuisine et la grossesse : « *la pâte est bien pétrie bien fécondée elle gonfle elle gonfle [...]* on est dans l'odeur du pain frais comme dans les eaux utérines » (Z, 98).

Refusant la maternité, laquelle ne sera en effet pas la solution à son désarroi, Laurence est cependant malade de son incapacité à faire « sortir » tout ce qu'elle garde à l'intérieur d'elle, les secrets, les souvenirs, les angoisses, et de son besoin d'accoucher de quelque chose, que ce soit sur le plan artistique, professionnel ou personnel. Ayant rejeté la « création » la plus évidente, la maternité, Laurence n'a trouvé aucun autre moyen d'exprimer sa créativité, puisque son travail (le journalisme, autre forme d'expression) ne marche pas très fort et elle a renoncé à participer au monde artistique dans lequel évolue son mari, pour devenir simple observatrice/auditrice (tout comme elle observe et écoute les familles qui l'entourent sans vouloir les imiter). Au début du livre on est « sortis enfin des cendres de l'hiver » (Z, 89), « on va contre les beaux jours » (Z, 91) et au bout des cinquante-deux chapitres (autant de semaines ?) l'automne arrive (Z, 317), ce qui pourrait plutôt suggérer que le récit représente symboliquement la durée d'une grossesse²⁹. En effet, cette crise vécue par Laurence, son alcoolisme, sa fuite à Amsterdam, l'enfermement et l'isolement psychologiques croissants vont lui permettre de dépasser ses problèmes pour assumer pleinement son rôle de femme adulte. La fin est positive, Laurence retrouve un certain équilibre après s'être longtemps posé la question de la maternité, contrairement à d'autres femmes qui n'ont pas eu ce choix ou qui ont simplement accepté que c'était là leur devoir ou leur destinée.

Face à la grossesse non désirée, les auteures romandes proposent, dans leurs écrits, des réactions fort diverses. Cela vaut pour les textes de fiction comme pour les œuvres autobiographiques. Anne Cuneo, une Italienne arrivée en Suisse après la Deuxième Guerre mondiale, a longtemps vécu dans le canton de Vaud avant de travailler comme journaliste basée à Zurich. Elle se définit comme féministe, se déclarant en

28. Anne-Lise Grobéty, *loc. cit.*, p. 22.

29. Jean-Luc Seylaz, « Anne-Lise Grobéty. Destins de femmes », dans Joseph Bättig et Stephan Leimgruber (dir.), *Grenzfall Literatur. Die Sinnfrage in der modernen Literatur der viersprachigen Schweiz*, Freiburg, Universitätsverlag Freiburg, 1993, p. 734.

1975 « écrivain féministe » mais elle ajoute tout de suite que ceci « n'implique nullement une *littérature* féministe³⁰ ». Ces doutes au sujet d'une éventuelle littérature de femmes ont visiblement perduré puisque vingt ans plus tard l'écriture féminine représente toujours pour elle « un non-sens³¹ ». Cuneo revendique donc l'égalité entre les sexes, ne se reconnaît nullement dans un féminisme différentialiste³² et déclare vouloir écrire en tant qu'être humain plutôt qu'en tant que femme :

*You cannot write except from the unconscious and the unconscious has no colour. There is a part in the unconscious which is called woman and man but there is also a part where you are both man and woman [...]*³³

Certaines critiques ont cependant interprété cette attitude de façon plus négative, y voyant comme un rejet de l'expérience féminine, perçue comme peu valorisante, voire problématique :

[...] elle veut ressembler à un homme [...] Pour s'affranchir de sa condition de femme, Anne s'identifie inconditionnellement aux hommes. Comme écrivaine, elle n'a que des « pères » spirituels et uniquement des modèles littéraires masculins [...] la seule égalité qu'elle envisage entre les sexes, c'est l'adéquation du genre féminin au genre masculin. Anne désavoue même son corps, le déteste parce qu'il lui rappelle qu'elle ne peut pas échapper à sa féminité³⁴.

Dans *Mortelle maladie*, un récit autobiographique paru en 1969, Cuneo décrit son refus initial de sa grossesse, ensuite son acceptation suivie de la tragédie d'une fausse couche³⁵. Non seulement elle réfute totalement l'existence d'un instinct maternel et met en doute sa capacité à s'occuper d'un enfant — « une mère, moi ? Moi ? Moi ??? Je ne peux pas. Je ne PEUX pas » (*M*, 17) — mais aussi elle ne considère que les aspects négatifs de la maternité, responsable selon elle d'une perte d'identité :

30. Anne Cuneo, « Féminisme et écriture », *Arts et spectacles en Suisse romande*, n° 3, 18 décembre 1975–7 janvier 1976, p. 8.

31. Doris Jakubec et Daniel Maggetti, *op. cit.*, p. 208. Noter également que, comme certaines autres auteures romandes, elle récusait totalement le terme d'écrivaine que nous employons ici.

32. Ces termes sont rediscutés et réexpliqués par Yvonne Knibiehler dans *La révolution maternelle. Femmes, maternité, citoyenneté depuis 1945*, Paris, Perrin, 1997, p. 235-243.

33. « Writing as a Woman in a Small Country. Round-table Discussion », dans Joy Charnley, Malcolm Pender et Andrew Wilkin (dir.), *25 Years of Emancipation. Women in Switzerland 1971-1996*, Berne, Lang, 1998, p. 132 : « On ne peut écrire qu'à partir de l'inconscient et l'inconscient n'a pas de couleur. Il y a une partie de l'inconscient qui s'appelle "femme" et une autre qui s'appelle "homme" mais il y a également une autre partie où l'on est en même temps homme et femme » (notre traduction).

34. Béatrice Chissalé, *Anne Cuneo : témoignage et écriture*, Berne, Lang, 1997, p. 75-76.

35. Anne Cuneo, *Mortelle maladie*, Orbe, Campiche, coll. « Campoche », 2002 [1969]. Dorénavant désigné à l'aide de la lettre (*M*), suivie du numéro de la page.

Je suis devenue un état. C'est une mère qu'on voit en moi, on ne verra pas que ça. Et je n'ai même pas résolu le problème d'être femme. (M, 25

Par la suite, ce refus va céder la place à un désir très fort d'avoir cet enfant, « maintenant je le veux, je le veux, je l'aime trop pour ne plus le vouloir » (M, 57), puis le désespoir lorsque la grossesse se terminera par une fausse couche, ce qui lui fait dire que « mourir, ce n'est pas une affaire. Maintenant, il va s'agir de survivre » (M, 91). Le livre décrit très clairement l'évolution du point de vue de la narratrice et nous explique que si elle n'avait jamais vraiment pensé à la possibilité de devenir mère, elle n'avait pas non plus envisagé cette autre expérience traumatisante et stérile :

Je n'en avais jamais rêvé, de revenir avec un enfant dans les bras. Pourtant, rentrer comme ça, le corps et les mains vides, c'est une chose que je n'avais pas envisagée non plus. (M, 133)

La solidarité féminine va jouer un rôle important ici et le processus de guérison comporte des rencontres avec d'autres femmes, une Italienne en Suisse (M, 109-126), et une Algérienne en Algérie (M, 136-139), qui ont eu tellement d'enfants et tellement de peine à maîtriser leur fertilité, qu'elles trouvent formidable de rencontrer une femme sans enfants qui a eu le temps et l'occasion de faire autre chose de sa vie³⁶. Si pour Anne Cuneo cette fausse couche représente l'échec, elles y verraient plutôt une sorte de liberté, l'affirmation qu'il est possible de faire sa vie sans enfants, et de cette façon une expérience essentiellement négative est transformée en quelque chose qui est potentiellement porteur d'espoir, symbolique d'une autre façon de vivre :

« [...] tu n'as pas d'enfants ? [...] Eh bien ! tu en as de la chance ! »

Dans ses yeux brille l'image de trente ans de vie sans enfants, trente ans de jeunesse, de santé [...] (M, 138)

Bien que le corps féminin soit central dans ce livre de Cuneo, elle se distingue d'écrivaines telles que Grobéty par son apparent « refus de la féminité³⁷ » et sa reconnaissance de modèles masculins, encore une fois en contraste avec Grobéty qui cite de préférence des auteures dont la vie et les œuvres ont été importantes pour les femmes³⁸. Dans la littérature romande Monique Laederach a en effet remarqué le « besoin

36. Isabelle Favre, *La différence francophone*, Nouvelle Orléans, Presses universitaires du Nouveau Monde, 2001, p.193.

37. Béatrice Chissalé, *op. cit.*, p. 76.

38. Voir Anne-Lise Grobéty, *loc. cit.*, où elle parle de Woolf, Bille, Rivaz, Cardinal et Leclerc.

d'un maître, d'une image à admirer [...] une sorte de besoin de père³⁹ » et en contrepartie la mère est souvent « en retrait, dans l'ombre du père ou peu aimante, elle n'incarne que rarement une figure consolatrice ou valorisée⁴⁰ ». De nombreuses écrivaines romandes se sont en effet attaquées aux clichés traditionnels et ont mis en doute les habituelles représentations idéalisées de la relation mère/enfant.

[...] la maternité se présente souvent sous un jour sinistre. Non pas comme une expérience gratifiante [...] mais comme une source de déception, de malheur et même de pulsion criminelle⁴¹.

Dans sa nouvelle intitulée « Sale bête bête morte », Anne-Lise Grobéty imagine une mère qui n'assume pas naturellement le rôle maternel et s'entend très mal avec sa fille, qu'elle finira par mettre en institution :

je ne suis peut-être pas très maternelle, c'est sûr, j'ai mes occupations, mes activités, mais enfin, je crois toujours avoir été comme je devais être avec elle, c'est vers quatre ans qu'elle a commencé à être bizarre ou peut-être avant, je ne sais plus [...]⁴²

En parlant de sa nouvelle « Maternaire »⁴³, où elle dépeint une mère sadique, Grobéty s'empresse de préciser « [qu'] il ne faut pas penser qu'il s'agisse là de mes propres sentiments [...] c'est un défoulement purement intellectuel⁴⁴ ». Cette mère semble en effet complètement dénuée de tout sentiment maternel envers son fils, qu'elle maltraite et rudoie, comportement qui lui attire des critiques de la part des autres mères et qui ira finalement « exactement là où ça devait aller⁴⁵ », jusqu'à la mort de l'enfant. Pour alléger quelque peu ces représentations sombres et « sinistres », Grobéty a cependant recours à l'humour noir, qui naît du fait que la mère qui raconte l'histoire (depuis la prison ?) le fait sur un ton très détaché et très distant, donnant l'impression d'être

39. Dans David Bevan, *op. cit.*, p. 117-118.

40. Jean-Marie Roulin, *op. cit.*, p. 230. Comparons la figure maternelle avec la prédominance du père chez des écrivaines romandes comme Anne Brécart dans *Angle mort*, Genève, Zoé, 2002 et Silvia Ricci Lempen dans *L'homme tragique*, Lausanne, L'Aire, 1991 et des écrivains tels que Jacques Chessex, par exemple dans *L'ogre*, Paris, Grasset, 1973 et *L'ardent royaume*, Paris, Grasset, 1975. Signalons cependant qu'on retrouve quand même quelques figures de mères positives, entre autres chez Albert Cohen, *Le livre de ma mère*, Paris, Gallimard, 1954 et Georges Haldas, *Chronique de la rue Saint-Ours*, Paris, Denoël, 1973.

41. Jean-Luc Seylaz, « Nouvelles, récits, contes ou simplement proses » dans Roger Francillon, *op. cit.*, p. 217.

42. Dans *La fiancée d'hiver*, Lausanne, Éditions 24 heures, 1984, p. 387.

43. *Ibid.*, p. 425-431.

44. Dans David Bevan, *op. cit.*, p. 85.

45. Anne-Lise Grobéty, *op. cit.*, p. 431.

vaguement consciente d'un problème auquel elle ne peut vraiment rien. Cette distance ironique permet à Grobéty de mettre en scène non seulement les sentiments violents que peuvent avoir une mère envers son enfant mais aussi la « mafia » des mères qui se croit tout permis. Son héroïne « ne savait pas parler avec les femmes-mères, s'inquiétait du jugement que l'on porterait sur elle et sur sa créature, car elle le sentait, ils étaient différents⁴⁶ ». Tout en reconnaissant le comportement anormal de la narratrice, la lectrice est presque tentée de ressentir pour elle une vague sympathie, car elle est tellement extrême et contredit tellement ce que la société attend d'une mère qu'elle en devient quasiment sympathique. Elle est à la fois horrible et horriblement originale :

Il était tombé dans le bassin [...] Les gestes à faire étaient ensuite, dans l'ordre : enlever les vêtements de dessus l'enfant, tirer de son sac une grande jaquette de mère, envelopper l'enfant dedans d'un air décidé et revendicateur — c'est moi qui fais ça et personne d'autre —, quitter précipitamment le jardin public et se hâter vers la maison [...] Mais je n'ai rien fait de tout ça. Je l'ai regardé. J'ai ri, pas un rire à haute et intelligible voix, un petit rire discret. Et j'ai dit : « Va jouer. »⁴⁷

Chez Marie-Claire Dewarrat nous retrouvons aussi le même refus d'une idéalisation de la maternité dans une représentation uniformément noire. Dans *L'âme obscure des femmes : des nouvelles de la maternité...*, les titres des nouvelles sont ironiquement inspirés de comptines et de chansons enfantines⁴⁸ :

Elle règle ainsi leur compte aux clichés tentant d'embellir l'aventure de la mise au monde qu'on voudrait à tout prix gratifiante [...] Du courage, il en fallait pour oser dire ses sentiments soigneusement tus par une hypocrisie de bon aloi [...] [ces femmes] se rebellent contre la fatalité qui fait d'elles, au nom de l'amour, des donneuses de vie ou de mort au prix lourd de souffrances mal perçues par les autres, quand elles ne sont pas totalement occultées afin de ne pas écorner la belle idée qu'on se fait de la naissance en général⁴⁹.

Dewarrat, moins engagée, moins « politique » que Cuneo et Grobéty, s'identifie difficilement à l'écriture féminine ou féministe, mais explore à sa façon divers aspects de la grossesse, de l'avortement et de la maternité

46. Thérèse Moreau, *op. cit.*, p. 73.

47. Anne-Lise Grobéty, *op. cit.*, p. 430.

48. Marie-Claire Dewarrat, *L'âme obscure des femmes : des nouvelles de la maternité...*, Vevey, L'Aire, 1997.

49. Mireille Kuttel, « Les maternités transcendées », *Le passe-muraille*, n° 33, décembre 1997, p. 17.

vécus par des femmes dans des pays différents à différentes époques⁵⁰. Se basant souvent sur des événements historiques ou religieux (Tchernobyl en 1986, la Vierge Marie à Nazareth), ainsi que sur des situations imaginaires (une femme qui «accouche» d'œuvres artistiques), Dewarrat s'intéresse presque exclusivement à des représentations très négatives et curieusement c'est la mort plutôt que la vie qui domine ces portraits de la maternité⁵¹. Chaque grossesse, chaque relation mère/enfant rencontre un problème soit interne (la mère ne veut pas de l'enfant) soit externe (mauvais environnement, l'intervention d'un personnage fou) et aucune ne peut être menée à terme de façon pleinement réussie. La mort («L'enfant do»), le meurtre («À la claire fontaine»), le suicide collectif et individuel («Nous n'irons plus au bois» et «Jean de la Lune») et la folie («Am, Stram, Gram...») sont partout et les nouvelles sont dominées par un sentiment de malheur et de désespoir, l'impression que personne ne peut échapper à son destin. Comme le résume le narrateur de «Jean de la Lune», né malgré les tentatives de sa mère d'avorter, et bien décidé à se suicider, «je m'avorte. Il ne faut jamais contrarier sa mère⁵².»

Pendant les années 1960 et 1970 la revendication de nouvelles libertés et la disponibilité de la contraception ont étendu les choix proposés aux femmes et amené une autre façon de considérer la grossesse et la maternité, qui ne seraient plus jamais vécues de la même manière. Naguère un devoir, la maternité a cessé d'être une expérience idéalisée et sacrée et est devenue un choix, voire, aux yeux de certain(e)s, un droit, ce qui inverse la situation qui avait jusque-là prévalu⁵³. Ce changement d'optique est reflété chez des écrivaines romandes pour qui le corps féminin, l'expérience des règles, de la grossesse, de l'avortement, de la fausse couche et de la maternité ont pris une part importante à partir de la fin des années 1960. Dans leurs écrits, Cuneo, Dewarrat et Grobéty

50. Voir encore une fois Doris Jakubec et Daniel Maggetti, pour sa réaction peu convaincue à l'écriture féminine qu'elle définit comme «L'Art pervers, accessible, dépouillé du sacré, expulsé du temple à la cuisine» (*op. cit.*, p. 210).

51. L'image de femmes à New York qui veulent «accoucher» d'œuvres artistiques («Alouette, gentille alouette», dans *op. cit.*, p. 135-155) nous rappelle l'impossibilité pour beaucoup de femmes de combiner le travail et la maternité. Grobéty y fait également référence dans «Du côté de l'écriture féminine...» et dans la nouvelle «Mortes-plumes» (*op. cit.*, p. 357-364) où une petite fille sabote le travail littéraire de sa mère.

52. Marie-Claire Dewarrat, *op. cit.*, p. 134.

53. Anna Cova, *op. cit.*, p. 154 et 216. Knibiehler souligne l'importance des changements intervenus lorsqu'elle dit, «auparavant les femmes n'avaient pas le droit de refuser une naissance, à présent elles n'ont plus le droit de laisser naître un enfant non désiré», dans *Histoire des mères et de la maternité en Occident*, Paris, PUF, 2000, p. 113.

exploitent leur vécu de femme et de mère et illustrent bien les expériences, les dilemmes et les choix auxquels les femmes de leur génération ont fait face. Cuneo et Grobéty, les plus engagées, les plus militantes, partent toutes les deux d'un point de vue féministe, sans en avoir la même interprétation : alors que Grobéty assume la « différence » et met fortement l'accent sur le corps féminin dans toutes ses manifestations, Cuneo semble avoir plus de peine à faire l'éloge de ce corps faillible et problématique et se définit davantage comme être humain que comme femme. En comparaison, les préoccupations de Dewarrat nous semblent plus éloignées de toute considération théorique et des trois écrivaines c'est elle qui reste la plus détachée et paraît le moins se poser des questions qu'on pourrait qualifier de « féministes ». Néanmoins, par l'ironie, l'humour, un certain détachement, elle participe à la forte remise en question d'images séculaires de la maternité et de la disponibilité féminine, en créant des personnages extrêmes qui illustrent les aspects les plus sombres de la nature humaine. Comme l'a écrit Grobéty, il est important que de tels sujets soient évoqués dans la littérature puisque leur exploration a élargi et enrichi le domaine littéraire romand, permettant non seulement aux lectrices de voir leur expérience décrite et mise en valeur mais aussi aux lecteurs de découvrir cet autre aspect de l'existence, trop longtemps méconnu⁵⁴. À travers l'évocation de sujets précédemment ignorés et la remise en question de clichés et de stéréotypes longtemps incontestés, on se souvient en effet qu'il y a « plusieurs pays d'écriture, avec des régions de grand tourisme, des contrées mal connues, des ermitages difficiles à repérer⁵⁵ », pays que nombre d'écrivaines romandes nous permettent de parcourir.

54. Voir « Du côté de l'écriture féminine... ».

55. Suzanne Derieux, « Il y a plusieurs pays d'écriture », *Écriture* 55, printemps 2000, p. 46.